

Le Corbeau écarta une mèche de cheveux d'un geste précis pour la placer derrière son oreille.

— Laisse-les piailler à leur bon gré ! rétorqua-t-elle sèchement. Crois-tu vraiment que ce sont eux qui décident de qui va me succéder ? La notion même d'héritier légitime n'a aucune valeur ici ; tu ne le comprendras pleinement qu'après ma mort. Pour l'heure, c'est moi qui édicte les règles et c'est moi seule qui suis en mesure de désigner mon successeur. Comment peux-tu mettre ainsi mon autorité en question ?

Bahya baissa les yeux. Elle n'aurait peut-être pas dû être si vindicative. Maintenant, au moins, elle était fixée.

— Par ailleurs, reprit sa mère, comment voudrais-tu que Jahmir, un homme qui ne connaît notre Loi que depuis quelques jours, puisse prétendre en devenir le chef ?

Faisant sursauter Bahya, une voix s'éleva de l'embrasement de la porte :

— De toute manière, je vous rassure immédiatement, je n'ai aucune intention de m'immiscer dans les hautes sphères de la Loi. Je ne suis là que pour obtenir certaines réponses.

Le Corbeau n'avait pas pour habitude d'être interrompue de la sorte. Elle se redressa calmement, sans afficher sa surprise.

— Tu me cherchais, Jahmir ? se contenta-t-elle de remarquer.

Le jeune homme s'approcha des deux femmes et déclara :

— Effectivement, mais j'ose espérer que ma présence n'est pas malvenue.

Bahya voulut lui répondre que non seulement elle l'était, mais qu'en plus, il n'avait aucun droit de s'approcher du Corbeau sans avoir préalablement reçu son accord. Jahmir ne lui en laissa pas le temps et poursuivit :

— Je suppose que je ne devrais pas être ici ; toutefois, il semblerait que certains de vos gens aient une crainte

— Ce ne sera pas facile de le suivre dans ce troquet, murmura Th'iam. Je ne suis même pas sûr qu'ils nous laissent entrer.

Jahmir s'était fait la même réflexion. Il décida qu'il était temps d'utiliser sa magie, espérant que personne ne serait capable de la détecter.

— Bon, déclara-t-il doucement, soit je lance un sort qui me permettra de localiser notre inconnu...

Cependant, Th'iam esquissa une moue pour afficher sa désapprobation.

— Oui, mais s'ils ne nous laissent pas entrer et que cette Bahya se trouve à l'intérieur, ça ne nous avancera pas de savoir où cet homme se trouve.

— Justement, reprit Jahmir, la deuxième solution serait de nous rendre momentanément invisibles et d'entrer en même temps que lui.

Th'iam eut à peine le temps de considérer la proposition que la porte de l'auberge s'ouvrit lentement, laissant se répandre sur la place une longue traînée de lumière. Jahmir n'hésita pas une seconde et prononça son incantation. C'était un sort relativement simple, principalement utilisé par les sorciers. Il n'agissait pas sur le corps des deux jeunes hommes, mais sur l'esprit de ceux qui étaient envoûtés.

Sitôt le sort jeté, les deux amis se précipitèrent en direction de l'auberge. Ils profitèrent de la courte conversation entre le portier et l'inconnu pour arriver tout près d'eux et ainsi pouvoir se faufiler discrètement avant que la porte ne se referme.

À l'intérieur, Jahmir constata que l'auberge était abandonnée. De l'extérieur, on pouvait encore croire qu'il s'agissait d'un établissement réservé à une clientèle privée, mais il suffisait d'en franchir le seuil pour se rendre compte que le lieu n'était plus utilisé depuis de nombreuses années. Un

vieux comptoir rongé par la moisissure dominait une pièce presque vide, jonchée de morceaux de tables et de chaises. Une odeur rance d'urine et de rats morts planait sur ces détritiques, si bien que les deux amis durent se concentrer pour ne pas tousser.

Le grand homme qu'ils avaient suivi jusqu'ici ne s'en priva pas. Il cracha plusieurs fois par terre avant de déclarer à l'adresse du portier :

— C'est infect ici ! Qu'est-ce qui est en train de crever derrière ces planches ?

— T'occupe pas, répondit son interlocuteur sans sourire. Viens plutôt dans l'arrière-boutique. Je n'ai pas toute la soirée.

Les deux individus quittèrent donc la salle principale et emportèrent avec eux la seule torche qui illuminait l'endroit.

— Dépêchons-nous de les suivre, murmura Th'iam. Sinon, nous n'allons plus rien voir et nous nous ferons repérer en butant contre quelque chose.

Joignant le geste à la parole, le sergent se dirigea à son tour vers le fond de la bâtisse, suivi de près par son ami. Jahmir n'aimait pas cet endroit. Sans parvenir clairement à savoir ce qui le dérangeait, il était évident qu'il régnait ici quelque chose de malsain. Il jeta un coup d'œil circulaire, comme pour essayer de percer un mystère sous-jacent, mais n'aperçut rien d'anormal.

Manifestement, le portier avait emmené le grand homme dans ce qui devait être le cellier. Plusieurs étagères flanquaient encore les parois et, à leur gauche, se tenaient trois énormes tonneaux à moitié rongés par la pourriture. En tout état de cause, il n'y avait pas trace d'une autre personne, encore moins de cette fameuse Bahya.

Finalement, les deux amis comprirent pourquoi le portier était venu dans cette salle. Grâce à un mécanisme

— Cela fait maintenant plusieurs jours que tu n'es pas à ce que tu fais, poursuivit sa mère. Est-ce que c'est la vie à la citadelle qui t'a embourgeoisée au point de ne plus pouvoir te concentrer correctement ?

Bahya avait les yeux baissés et regardait les petits spasmes de son index droit. Elle était la seule à savoir que c'était le signe d'une rage contenue.

Elle sursauta lorsque la main de sa mère frappa sèchement la table.

— Réponds-moi ! C'est la vie de château ?

La jeune femme releva la tête.

— Non, mère. La vie des petits nobliaux m'afflige plus qu'elle ne me tente, croyez-le bien.

— Alors quoi ? fit le Corbeau sur un ton un peu plus calme. Si tu comptes me succéder un jour, il te faudra...

Mais Bahya osa interrompre sa mère.

— Pourquoi moi ? Je ne suis pas votre héritière.

Cette phrase, qu'elle prononça à dessein avec un léger tremblement dans la voix, rendit son interlocutrice muette. Son teint blêmit légèrement au point que Bahya se demanda si elle n'était pas allée trop loin. Toutefois, contre toute attente, le Corbeau se mit à rire. Ce n'était pas un rire joyeux – de toute manière, sa mère ne riait jamais de joie – cela ressemblait plus à un petit ricanement sec.

— Nous y voilà, déclara-t-elle finalement. Voici donc la raison qui t'empêche de te concentrer. Tu penses que la venue de Jahmir dans notre univers va changer quelque chose à ma Loi !

Bahya haussa légèrement les épaules.

— Je ne suis pas la seule à le penser, remarqua-t-elle. Jahmir est mon aîné et il possède le Sentiment. Les membres de votre Loi discutent et se demandent s'il ne serait pas l'héritier légitime.

Bahya fixait sans ciller la pointe de la lame qui s'approchait de son avant-bras. Elle devait se mettre en transe et focaliser ses sens pour entrer dans un état de conscience hors de son corps. La dague qui allait bientôt lacérer sa chair ne lui procurerait pas la moindre douleur ; Bahya saurait la canaliser afin de la transformer en une impulsion meurtrière. Ses gestes deviendraient, l'espace d'un instant, plus rapides et plus précis. Elle allait utiliser la souffrance pour accroître ses réflexes.

Le métal froid entra en contact avec son bras et s'enfonça dans sa peau pour y creuser un mince sillon qui se remplit instantanément de sang. Elle resta stoïque quelques instants, avant qu'une vague de douleur ne la submerge et reprenne le contrôle de ses mouvements.

Elle cria et retira son bras dans un geste vif.

Sur le moment, elle ne sut dire ce qui était le plus douloureux. Était-ce la frustrante sensation d'avoir échoué, la blessure qui saignait sur son bras ou le regard chargé de reproches de la femme qui tenait la dague.

— Tu n'es pas concentrée ! constata sèchement le Corbeau. Tu ne dois pas laisser ton esprit aller où bon lui semble ! C'est à toi de le maîtriser.

Bahya savait tout cela. D'avoir à l'entendre une nouvelle fois fit monter en elle une colère sourde qu'elle se garda bien de montrer. Elle attendrait d'être seule pour la libérer sur le premier objet à portée de main. Pour l'instant, elle n'afficha aucune expression.

habilement dissimulé, ce dernier ouvrit une petite porte voûtée dans le mur du fond, juste à côté du plus petit tonneau. Le grand homme ne parut pas surpris lorsque l'ouverture se dévoila et suivit son guide sans hésitation dans le conduit qui descendait.

Jahmir et Th'iam attendirent un instant pour ne pas se trouver trop près des deux hommes et se glissèrent ensuite dans le passage, descendant l'escalier de pierre en direction des soubassements. Les marches formaient un coude et lorsque les deux amis le franchirent, ils remarquèrent que les deux hommes n'étaient plus en vue. Ils se hâtèrent donc, mais, au moment où ils atteignirent le bas de l'escalier, ils restèrent figés.

Il n'y avait plus personne et la salle qui s'offrait à eux était tout bonnement gigantesque. Ce n'était pas le genre de cave voûtée de familles riches ; non, c'était plus grand que tous les temples qu'ils avaient pu voir jusqu'à présent. À vrai dire, les deux amis n'étaient même pas capables de distinguer le fond de ce sanctuaire. Car c'était bien d'un sanctuaire qu'il s'agissait : de longues colonnes s'élevaient au-dessus d'un sol de marbre blanc et formaient un large cercle délimitant un bassin aux reflets bleutés. Contre chacun des piliers se consumaient des dizaines de cierges reposant sur des chandeliers d'or.

Jahmir comprit à cet instant ce qui l'avait perturbé peu de temps auparavant. Th'iam, quant à lui, ne parvenait pas à fermer la bouche devant tant de beautés. Finalement, il réussit tout de même à balbutier :

— Ce n'est pas possible. Comment une telle salle peut-elle se trouver sous Avonella ? Nous l'aurions déjà découverte depuis longtemps.

Comme Jahmir restait silencieux, essayant de se concentrer, son ami poursuivit :

— De plus, la haute ville est en pente très raide. Cette salle ne peut pas être plate et aussi vaste. C'est...

Th'iam voulut dire « impossible », mais Jahmir le coupa :

— De la magie, oui. Nous sommes devant un très joli sortilège d'illusion.

Sur la figure du sergent se dessinèrent les traits de l'inquiétude. Th'iam était avant tout un soldat et il n'appréciait pas particulièrement la magie. Principalement lorsque celle-ci était incantée par l'adversaire.

— Mais tu peux le détruire ? demanda Th'iam, hésitant entre l'affirmation et la question.

Jahmir ne répondit pas tout de suite, restant un instant immobile face à la salle qui s'étendait devant eux. Finalement, il confia :

— C'est de la Basse Magie. Je peux parfaitement voir le contour de ce sort et je pourrais le balayer facilement à l'aide de Haute Magie, seulement...

— Seulement, résonna une voix féminine, ce ne serait pas sage, car « ils » vous traquent et « ils » pourraient vous retrouver très facilement.

Au moment où ces paroles s'élevèrent, la vision du sanctuaire commença à se désagréger. Lentement, les colonnades et les centaines de bougies miroitèrent comme un mirage, avant que la trame même de l'image ne commençât à s'effiloche. Derrière ces volutes apparut une simple cave aux murs sales et à l'humidité oppressante.

Devant les deux amis se tenaient cinq personnes qui les observaient : les hommes qu'ils avaient suivis, un autre individu à la stature imposante et deux femmes, l'une jeune et l'autre plus âgée, mais à la ressemblance frappante. La plus jeune était sans conteste Bahya, l'adolescente qui lui avait sauvé la vie dans le cimetière des Ducs.

Cette dernière crispa sa mâchoire de rage, étendit sa main droite en direction de son assaillant et la referma dans un geste brusque.

L'homme ne cria même pas. Il s'écroula, le visage en sang. Au même instant, le conjureur ouvrit la porte de la pièce et disparut sans demander son reste.

Noaria ne tenta pas de l'arrêter. Elle esquissa plutôt un signe étrange à l'encontre de toutes les autres personnes. Ensuite, elle fit quelques pas en direction de Valnec et déclara à son adresse :

— Viens, quittons cette ville.

Voyant que son adversaire était tétanisé, Valnec repoussa la lame posée sous sa gorge et alla la rejoindre.

Aucun des membres de la bande ne réagit. Ils semblaient tous incapables de faire le moindre geste. Le voleur ne chercha pas à comprendre ; il ramassa l'or et l'argent qui se trouvaient sur la table et suivit sa sœur en dehors de la salle.

Comme cette dernière s'engageait dans le couloir d'un pas rapide, Valnec la rattrapa en lui disant :

— Attends, Noaria ! Nous ne pouvons pas partir ainsi, la milice du port va nous cueillir dès que nous sortirons.

Sans même se retourner, la jeune femme répondit :

— Ne t'inquiète pas pour ça.

Le jeune voleur n'avait pas l'intention de prendre des risques inconsidérés. Il essaya de l'arrêter en l'attrapant par le bras.

— Ne sois pas stupide, Noaria. Il faut se rendre à l'évidence...

Sa sœur s'arrêta net et lui lança un regard glacé.

— Ne t'avise plus de m'insulter et cesse de m'appeler Noaria. Je suis Elehan'Muir.

aperçut sa sœur se lancer dans sa direction, avant d'être percutée par deux autres membres du groupe.

Il espéra qu'elle aurait le courage de se tuer pour ne pas subir ce que ces porcs avaient prévu pour elle. Il tenta de se dégager pour se rapprocher d'elle, mais les deux gredins l'avaient acculé contre un coin de la salle.

Valnec parvint à blesser l'un d'eux et continuait à se battre, même s'il n'avait aucune chance. Derrière lui, il entrevit Noaria tenue par deux hommes, et réalisa combien ils avaient été stupides. Il allait hurler sa rage et mettre ses dernières forces dans ses coups, lorsqu'une parade sournoise lui arracha son arme. En une fraction de seconde, il se retrouva sans défense avec la pointe de deux épées sous la gorge.

Voyant que Valnec était maîtrisé, Kornaic s'approcha de lui avec le poignard qu'il avait reçu.

— Je comptais te tuer rapidement, fit-il, mais je vais te faire payer cette blessure.

Il leva son poing refermé sur l'arme, lorsqu'un cri déchirant arrêta son geste.

Sans que personne ne comprenne ce qui s'était passé, Noaria se tenait debout au centre de la pièce, libre de ses mouvements. Dans ses yeux brillait une étincelle que même son frère ne reconnaissait pas, l'étincelle d'une colère sourde.

Les deux hommes qui la tenaient quelques instants plus tôt gisaient inconscients aux deux extrémités de la pièce, comme projetés par une force inconnue.

Sur chaque visage se dessinait un mélange d'incompréhension et de crainte, mais, sur celui du conjureur, on pouvait lire une peur encore plus grande.

D'une voix désincarnée, Noaria déclara :

— Lâchez cet homme sur-le-champ !

L'un des deux gredins qui avaient maîtrisé Valnec ne se laissa pas impressionner et se lança contre la jeune femme.

Même si son instinct ne ressentait aucun danger, Jahmir considéra ces personnes avec quelque méfiance. De son côté, Th'iam s'agitait un peu. Lançant un bref coup d'œil à son ami, il lui dit doucement :

— C'est la servante que j'ai rencontrée à la citadelle. Elle cachait bien son jeu.

Jahmir ne lui répondit pas et s'approcha plutôt des cinq individus qui leur faisaient face.

— Bonsoir, déclara-t-il finalement. Je me nomme Jahmir et voici mon ami Th'iam, même si je ne vous apprends sans doute rien ; dans la mesure où vous semblez bien mieux me connaître que moi. En revanche, peut-être serait-il utile que vous procédiez à votre tour à quelques présentations, demoiselle Bahya.

Jahmir s'adressa directement à elle, car c'était le seul nom qu'il connaissait. Ce ne fut toutefois pas elle qui répondit.

— Il y a de nombreuses choses que tu dois apprendre, Jahmir, commença la plus âgée des deux femmes, et la nuit risque d'être longue. Nous pourrions rester ici pour converser, mais il se trouve que je possède un petit salon où un petit vin lahriais, d'avant la guerre, nous attend. Il serait dommage de le faire patienter...

Le salon de la mystérieuse femme était perdu au centre d'un labyrinthe de couloirs et d'escaliers interminables. Jahmir avait d'ordinaire un bon sens de l'orientation, mais il ne se faisait aucune illusion quant à ses capacités à retrouver le chemin qu'il avait parcouru.

L'homme de la place de la Tour Noire et le portier de l'auberge ne les avaient pas accompagnés. Les deux amis se trouvaient maintenant dans la petite salle avec les deux femmes et le garde. Ce dernier excepté, ils s'étaient tous

assis autour d'une table basse où se trouvaient, comme l'avait promis leur hôtesse, des verres à pied et le pichet d'un vin lahriais très recherché.

En arpentant ces galeries sombres, Jahmir avait pu mettre de l'ordre dans ses idées et avait tiré les conclusions qui s'imposaient. Il lui manquait encore quelques informations essentielles pour compléter son tableau intérieur et Jahmir comptait bien profiter de l'occasion pour les obtenir.

Lorsque tous furent bien installés, leur hôtesse se redressa dans son siège et plaça ses mains unies devant elle. Elle regarda tour à tour les trois personnes qui l'entouraient et sourit.

— C'est étrange, commença-t-elle, j'attends cette conversation depuis tant d'années que j'ai l'impression d'en connaître toutes les répliques à l'avance.

Elle se tourna vers Jahmir et lui adressa un intense regard qui le mit mal à l'aise.

— Surprends-moi ! déclara-t-elle à brûle-pourpoint.

Le magicien ne se trouvait manifestement pas dans une conversation classique avec des personnes ordinaires. D'autres règles s'appliquaient donc ici. Il allait tenter de les modeler à sa guise.

— Très bien, dit-il d'une voix posée, alors commençons par les évidences si vous le voulez bien.

Son interlocutrice l'invita à poursuivre.

— Vous êtes le Corbeau.

Th'iam faillit s'étrangler avec la gorgée qu'il avalait. Il se tourna vers son ami et voulut intervenir, mais ce dernier l'arrêta d'un geste.

La figure de leur hôtesse n'affichait aucune expression.

— Au vu de la ressemblance qui existe entre vous, Bahya est votre fille et donc votre héritière. À moins qu'il n'existe d'autres enfants, bien entendu.

Avant que Valnec ait pu répondre, Kornaic ajouta à l'intention de deux de ses hommes :

— Tuez le garçon. Nous réserverons à la fille un traitement spécial...

En une fraction de seconde, les deux jeunes gens avaient dégainé leurs armes.

— Le premier qui me touche verra sa virilité fortement réduite, lança Noaria en direction des deux vauriens qui empoignaient à leur tour leurs épées.

Les huit membres de la bande se placèrent de façon à entourer les deux étrangers et les priver de toute fuite. Valnec ne voyait pas comment ils pourraient se sortir de ce traquenard. Il avait déjà connu de nombreuses situations délicates, mais il fallait se rendre à l'évidence : à vivre par les armes, on périssait par les armes...

— Nous avons de bons contacts avec la Loi, essaya-t-il de dire en dernier recours. Je suis certain que cette félonie arrivera à ses oreilles et, alors, il vous en coûtera de trahir ainsi cet accord.

Il avait effectivement quelques contacts avec la Loi du Corbeau, mais il doutait que ces derniers parviennent à le venger. Il valait mieux ne compter que sur soi-même. Constatant que ses paroles n'avaient aucun effet, il décida que, s'il devait tomber, ce ne serait pas seul.

Dans un geste précis, il attrapa son poignard de sa main gauche et le lança en direction du borgne. Ce dernier n'eut pas le temps de bouger et le reçut en pleine poitrine.

Même si son sourire béat se transforma en rictus de douleur, Kornaic ne s'écroula pas. Manifestement, l'arme n'avait pas atteint le cœur.

— Achevez-le ! parvint à articuler le chef de la bande.

Ses deux sbires se lancèrent contre lui, l'obligeant à repousser simultanément les deux attaques. Du coin de l'œil, Valnec

En tout, ils étaient dix et Valnec réalisa que le quart de la part qui leur revenait n'était pas usurpé. Si le butin avait été réparti à parts égales, ils auraient reçu chacun un dixième. Le fait qu'ils demandent un peu plus était parfaitement légitime, au vu du rôle extrêmement risqué qu'ils avaient joué.

Est-ce que les autres étaient de son avis ? Rien n'était moins sûr, mais il n'en avait cure. Dès qu'ils auraient récupéré leur part, ils quitteraient la ville et n'y remettraient plus les pieds avant de nombreuses années.

Lorsque Kornaic eut terminé, il leva la tête et déclara :

— Eh bien mes amis ! Il semblerait que la récolte ait été bonne ! Nous allons maintenant procéder à la répartition, mais avant cela, je crois que nous devons régler un problème.

Valnec sentit un frisson lui parcourir l'échine. Il jeta un regard de biais à sa sœur, qui semblait avoir été gagnée par la même inquiétude que lui.

Kornaic posa son seul œil valide sur le jeune homme et, à cet instant, il comprit qu'il s'était fait gruger.

— Certains d'entre vous sont trop gourmands... poursuivit le borgne, et je crois que je vais avoir la lourde tâche de me défaire de ces brebis galeuses.

Tous les regards étaient maintenant posés sur les deux étrangers.

Noaria n'hésita pas à invectiver le chef de la bande :

— Sans nous, vous n'auriez pas la moindre pièce de cuivre à vous mettre sous la dent !

Kornaic haussa les épaules.

— C'est vrai, admit-il, mais vous demandez trop et, de toute manière, je ne vous fais pas confiance. Il n'y a bien sûr rien de personnel ; toutefois, je préfère vous voir nourrir les poissons du lac que fuir avec tout cet or.

Comme aucune des deux femmes ne réagissait, Jahmir supposa qu'il était dans le vrai. En regard des circonstances, il aurait été étonné de se tromper sur ces deux points.

— C'est très osé de placer l'héritière légitime de la Loi du Corbeau au sein même de la citadelle, remarqua-t-il. Je suppose qu'elle doit avoir ses oreilles dans les plus hautes sphères.

Cette fois, la femme en noir intervint :

— Elle *avait* ses oreilles partout. Trop de monde a malheureusement appris son existence.

Jahmir esquissa un sourire teinté d'ironie.

— Je ne m'inquiète pas pour votre organisation. Vous devez certainement avoir d'autres espions dans les couloirs du châtelet.

Th'iam n'osait plus regarder son ami. Le ton qu'il utilisait devenait clairement cynique et il avait visiblement peur que Jahmir ne mette en colère la chef des assassins. Le magicien, quant à lui, n'avait aucune crainte. Il était en sécurité ici, ou du moins, il en était persuadé.

Bahya prit soudain la parole :

— Ma foi, on dirait que tu es sur la bonne voie pour surprendre ma mère, dit-elle. Toutefois, comme tu l'as dit tout à l'heure, ce ne sont que des évidences. Sauras-tu poursuivre avec autant de brio ?

Jahmir avait son hypothèse déjà toute faite, mais il avait encore besoin de l'éprouver.

— Je vais essayer, répondit-il, avant de prendre une gorgée de vin.

Le magicien resta un instant silencieux et se permit même un petit soupir de plaisir, laissant les arômes du breuvage se diffuser sur son palais. Finalement, il avala et commença :

— Les informations que nous avons reçues de la citadelle ont été manipulées depuis le début. Je suis convaincu qu'il

n'y a ni organisation secrète de contrebande, ni même de siège situé place de la Tour Noire. Tout a été ourdi par votre Loi. De plus, si cela se trouve, le grand homme à la moustache et le portier possédaient tous deux une protection contre d'éventuels sortilèges et ils nous ont laissé entrer dans l'auberge désaffectée parfaitement conscients de notre présence.

Le Corbeau resta impassible, mais Bahya se permit encore un commentaire :

— Tu t'engages dans une voie moins prometteuse, Jahmir. Tout cela n'apporte rien au débat, tant ces constatations sont évidentes.

Th'iam ne semblait absolument pas de cet avis, mais préféra garder le silence. Le magicien, en revanche, en était parfaitement conscient ; il tentait simplement de poser ses pions avant d'attaquer de front. Il lui restait encore une pièce maîtresse à placer, afin de tester son hypothèse. La réaction du Corbeau à l'affirmation qu'il allait faire maintenant confirmerait ou infirmerait son idée.

Il s'éclaircit la gorge avant d'annoncer sur un ton qui se voulait assuré :

— Amélia fait partie de votre organisation. C'est elle qui vous a informées que je cherchais à prendre contact avec vous.

À nouveau, Th'iam sursauta. Il se demandait certainement comment Jahmir parvenait à percevoir ces liens et comment il allait pouvoir se sortir d'un tel réseau tentaculaire. Jahmir ne prêta pas attention à son ami. Il était à l'affût du moindre changement dans le comportement des deux femmes.

Il perçut l'esquisse d'un léger sourire sur les lèvres de Bahya. Manifestement, elle devrait encore apprendre à mieux maîtriser ses émotions pour succéder au Corbeau, car cette

— Je ne sais pas ce que tu as cueilli là-haut, mon gars, mais en tout cas, ça, ce ne sont pas des pétales de scoléna.

Valnec fit mine d'être horrifié par la nouvelle.

— On m'a volé ! Quelqu'un a échangé mon sac ! Au voleur !

Le négociant signifia à un garde de le mettre dehors. Valnec se mit alors à hurler de plus bel, mais le soldat l'empoigna et le poussa hors de la file en direction de l'un des escaliers de la place. Lorsqu'il passa à côté de sa sœur, le malandrin se débattait et suppliait qu'on le relâche et qu'on aille fouiller les autres membres de sa file, car il reconnaîtrait son sac entre mille. Évidemment, le garde ne voulut rien entendre et l'escorta jusqu'à la sortie de l'esplanade.

Il l'escortait avec le coffret rempli de l'or de la Guilde...

Lorsque Valnec entendit crier « au voleur ! », il avait déjà atteint le bas des marches et disparut aussitôt dans les ruelles de Méléziane.

Le borgne Kornaic affichait un air plus que satisfait.

Dans le repère de son groupe de malandrins, il était affairé à compter le butin. Malgré sa concentration, un large sourire illuminait son visage et rien ne semblait pouvoir l'affadir. Meticuleusement, il sortait les pièces d'or, d'argent et de cuivre du coffret et les disposait sur une vieille table sale encore collante des trop nombreuses cervoises qui y avaient été posées. Autour de lui, se trouvaient tous les acteurs de la brillante réussite de son plan.

Valnec reconnut bien sûr le conjureur et supposa que le jeune homme à ses côtés était le garçon de cuisine. Les autres, il ne les avait jamais vus, mais logiquement, il devait y avoir le joaillier qui avait fourni une copie exacte du coffret et les fausses pièces, l'un ou l'autre garde corrompu et, peut-être, un fleuriste pour les pétales de roses.

comptoir avec le sourire de celui qui va recevoir sa solde et salua le négociant.

La conjuration ne devait pas prendre plus de quelques secondes. Le magicien avait eu largement le temps d'analyser de quel sort il s'agissait et devait seulement se trouver suffisamment près pour le rendre inopérant.

Tandis que Valnec déposait son sac de pétales devant le négociant, il entendit le conjureur toussoter deux fois et comprit qu'il avait le champ libre. Au même moment, une voix cristalline s'éleva à sa droite et emplit toute l'esplanade malgré le brouhaha ambiant. Instantanément, tous se turent et regardèrent d'où pouvait provenir ce chant si mélodieux. Le timbre de sa sœur avait toujours eu cet effet sur le public. Elle avait réellement un don, c'était indéniable. Elle aurait peut-être pu devenir une grande chanteuse, reconnue dans tous les royaumes, mais ils avaient choisi d'exploiter ce talent d'une façon un peu différente.

Valnec profita de ce petit instant d'inattention pour sortir de sa besace un coffret parfaitement identique à celui qui trônait sur la table. D'un geste aussi rapide que précis, il remplaça le vrai par le faux, rempli avec des pièces de fer recouvertes d'une mince pellicule d'or. L'illusion ne durerait certainement pas plus de quelques secondes, mais c'était tout ce qu'il lui fallait pour disparaître.

Déjà, le négociant revint à son affaire et ouvrit le sac de Valnec. Son expression changea radicalement lorsqu'il vit ce qu'il contenait.

— Qu'est-ce que cela veut dire, jeune freluquet ? Tu crois pouvoir nous tromper avec des pétales de roses ?

Valnec prit un air paniqué.

— Que voulez-vous dire ? C'est de la scoléna ! Je viens de passer deux mois dans les montagnes. Ce n'est pas possible.

Son interlocuteur haussa les épaules.

dernière ne cilla pas. Quoi qu'il en soit, que ce fut par le léger sourire de Bahya ou par le profond silence du Corbeau, il avait acquis la conviction d'avoir touché juste. Amélia était impliquée dans la guilde secrète des assassins d'Avonnella.

Jahmir conservait toutefois une incertitude sur la période de son recrutement. Il était possible que la sorcière eût déjà appartenu à l'organisation lorsque le magicien l'avait connue à l'institut de magie, mais il en doutait. À son avis, elle l'avait rejointe après les événements qui avaient conduit à la mort de Narghâl. En tout état de cause, cela ne changeait rien aux implications de cette affiliation. Son hypothèse était correcte.

Comment Rahatz avait-il su que Jahmir se trouvait sur l'Île Youc à peine quelques jours après son enlèvement ? Maintenant, il en était persuadé : il ne pouvait y avoir qu'une seule solution à l'énigme que lui avait posée son père. Amélia s'était évertuée à la résoudre et y était parvenue.

Le magicien fixa le Corbeau d'un regard intense et déclara calmement :

— Vous êtes ma mère et Sphinx est votre messenger magique.

Th'iam écarquilla les yeux face à cette scène irréelle, mais resta totalement silencieux. Il ne fut d'ailleurs pas le seul. La phrase que Jahmir venait de prononcer s'éteignit doucement et laissa place à un vide presque gênant.

Finalement, la femme en noir hocha la tête et répondit :

— Tu m'as surprise au-delà de mes espérances, mon fils. Plus que cela en réalité, tu m'as impressionnée. Ton père ainsi que les Youcs t'ont bien formé.

Un vent froid soufflait sur les rues pentues de Méléziane, emportant avec lui les feuilles rougies des arbres qui dominaient les places de la ville. L'automne n'avait débuté que depuis un mois à peine, mais déjà les habitants ressentaient les premiers frimas de l'hiver. Les passants avaient laissé leurs tenues légères pour revêtir leur manteau de fourrure.

Le jour touchait à sa fin ; bientôt, les commerçants de rue auraient remballé leurs étals, les bourgeois regagné leur demeure et les mendiants trouvé refuge au fond d'un troquet sale, aux côtés de quelques ivrognes.

Valnec observait avec attention une jeune femme aux cheveux noirs, qui se déplaçait dans la foule d'un pas digne et mesuré. Elle portait une longue cape bleu clair, qui contrastait avec les couleurs ternes arborées par les autres personnes. Même si les formes de son corps indiquaient clairement qu'il s'agissait d'une femme, ses traits avaient gardé la fraîcheur et la finesse de la prime jeunesse.

Elle s'arrêta un peu plus loin, au coin de l'intersection de deux rues, et déposa un petit panier d'osier devant elle. La jeune femme souleva sa capuche pour la déposer sur ses épaules et leva le visage vers le ciel. Quelques instants plus tard, comme sortie d'un songe, une voix cristalline emplît la rue et s'éleva jusqu'au sommet des tours de Méléziane. Son timbre était clair et pénétrant, les notes harmonieuses et la mélodie suave. De nombreux passants s'arrêtèrent pour

halage caractéristique des hommes qui vivaient sous le soleil d'altitude. Ne présentant aucune de ces caractéristiques, Valnec avait décidé de prétendre être un novice dans le métier, si on lui posait des questions.

Après plus d'un quart d'heure à patienter dans la file, le jeune homme ne se trouvait plus qu'à quelques toises du comptoir. Pour l'instant, tout s'était passé comme il l'entendait et il pouvait même apercevoir l'objet de sa convoitise, posé sur la table, à la droite du négociant de la Guilde.

Son cœur se mit à battre plus vite, lorsqu'il avança encore d'un pas. Maintenant, il ne restait plus qu'un cueilleur avant lui. Il leva les yeux en direction du mur du château et aperçut une fenêtre s'ouvrir et un pigeon s'envoler.

C'était le signal qui indiquait que le conjureur et Valnec arrivaient à destination. La bande de Kornaic était parvenue à faire entrer l'un des leurs dans les cuisines du château pour qu'il puisse observer la place et ainsi informer ceux qui étaient restés à l'extérieur.

Valnec regarda en direction de l'une des entrées de l'esplanade et aperçut Noaria apparaître de l'un des escaliers. Elle fut arrêtée par les gardes et discuta avec eux quelques instants. Sa sœur devait se rapprocher des files d'attente en tant qu'artiste venue divertir les cueilleurs. En général, ceux-ci étaient acceptés, mais si elle échouait, cela compromettrait le plan de Kornaic.

Heureusement, Noaria s'engagea sur l'esplanade et avança doucement en direction de l'endroit où se trouvait Valnec.

Le spectacle allait donc bientôt commencer.

Après que le cueilleur devant eux reçut sa paye et s'éloigna, tout s'enchaîna très rapidement. Le conjureur s'approcha discrètement et étendit sa main droite en direction du coffret, sous le couvert de sa cape. Valnec se présenta au

voleur n'avait aucune chance de s'enfuir, tant l'esplanade était surveillée.

C'était là que Valnec allait devoir user de toute sa dextérité. Il connaissait son rôle et savait qu'il serait à la hauteur. En revanche, la question était de savoir si l'homme à côté de lui allait bien assumer le sien, car sans sa « prestation », il n'y aurait pas de spectacle.

Les coffres étaient en effet protégés par des sortilèges puissants pour empêcher toute tentative malhonnête. C'est pour cette raison qu'il était accompagné d'un conjureur.

Ces magiciens s'étaient spécialisés dans l'art de défaire les sortilèges des autres magies. Les meilleurs d'entre eux parvenaient même à le faire de façon presque imperceptible, pour laisser croire à celui qui l'avait placé qu'il était toujours actif. C'était la raison pour laquelle les conjureurs étaient détestés par les autres magiciens. Ils avaient la réputation de vendre leurs services aux non-magiciens contre les magiciens eux-mêmes. Selon l'expérience de Valnec, nombre d'entre eux faisaient honneur à leur réputation. Du moins pour ceux qu'il connaissait.

Il jeta encore un regard autour de lui et espéra secrètement que les gardes ne le soupçonnaient pas. Il leur avait certes présenté un sac rempli de pétales pour pouvoir entrer sur l'esplanade et se placer dans l'une des files, mais ces derniers n'avaient aucune vertu médicinale et ne valaient absolument rien. C'était tout simplement des pétales de roses bleues qui ressemblaient à ceux de la scoléna.

La milice ne vérifiait pas les récoltes, sachant que la marchandise serait inspectée dans les comptoirs. Cependant, d'autres éléments étaient susceptibles de le trahir. En observant les autres cueilleurs, on pouvait remarquer que ces derniers travaillaient dans les montagnes. Leurs habits étaient de rudes manteaux de peau et leur visage avait ce

voir d'où venait cette mélodie et restèrent comme fascinés devant la chanteuse.

Cette dernière termina un premier couplet *a capella* avant de sortir une petite lyre de sa cape. Elle poursuivit sa prestation, mariant à merveille son chant avec les hautes notes de son instrument.

Quelques bourgeois lancèrent déjà des pièces dans le panier d'osier, alors qu'un large demi-cercle se formait autour de l'artiste. Valnec s'approcha à son tour et se pressa dans la foule pour mieux voir la chanteuse.

Du moins, c'est ce qu'il voulait faire croire.

Fixée au gant qu'il portait à la main droite, une courte lame très effilée courait le long des jambes des passants, précisément à la hauteur où pendaient leurs escarcelles. Presque sans à-coup, Valnec déposait les marchands du produit de leur journée. Dans la bousculade provoquée par la chanteuse, les victimes ne pouvaient pas sentir la différence entre le coup de coude d'un voisin spectateur et l'imperceptible coupure du cordon de leur bourse. Le jeune homme les enfouissait presque instantanément dans une sacoche bien camouflée sous sa cape.

Après un instant, Valnec se déplaça dans le demi-cercle, faisant mine de chercher un emplacement plus propice pour apercevoir l'artiste. Son regard ne la quittait d'ailleurs presque pas. Ses mains, en revanche, passaient d'une sacoche à l'autre, sans la moindre hésitation.

Comme la prestation de la chanteuse touchait à sa fin, Valnec cessa sa récolte et se déplaça encore de quelques toises à l'intérieur de la foule. À peine plus tard, la jeune femme écarta les bras dans une dernière note délicate et se courba devant son public.

Un tonnerre d'applaudissements se déclencha aussitôt. Avant que les passants n'aient eu le temps d'amener leur main à leur ceinturon, Valnec s'écria :

— Au voleur ! Ma bourse a disparu !

Un bref instant de flottement accueillit sa déclaration, mais à peine une seconde plus tard, plusieurs autres cris s'élevèrent dans la foule. Dans un élan irraisonné, les passants se distancèrent les uns des autres pour éviter de se faire détrousser à leur tour ou pour avoir une meilleure vision de la situation. Ces mouvements, accentués par le mélange d'autres badauds étrangers à l'affaire, eurent pour effet une dispersion totale des spectateurs.

En quelques secondes, plus personne ne pouvait dire qui avait été présent au spectacle. Dans tous les cas, à l'arrivée de la milice, Valnec n'y était plus... Ce dernier descendait déjà une ruelle d'un pas suffisamment rapide pour s'éloigner le plus possible du lieu de son méfait, en évitant toutefois de courir pour ne pas s'attirer les regards de la garde.

Il bifurqua souvent, emprunta plusieurs escaliers et arriva finalement dans le quartier du port, au nord de l'île. Sans hésiter, il pénétra dans une taverne sale à l'enseigne depuis longtemps rouillée. Il salua la tenancière et se dirigea vers l'un des coins sombres de l'établissement, en direction d'une table un peu isolée des autres par un pilier. Il s'y attabla et observa attentivement les allées et venues des habitués, la main crispée sur sa dague. Après quelques instants, lorsqu'il fut certain qu'il n'avait pas été suivi, Valnec commença à vider les différentes bourses qui se trouvaient dans sa sacoche et entreprit de faire une estimation de sa récente collecte.

Certains prétendaient que le crime ne payait pas. Selon lui, cela dépendait surtout de l'habileté du malandrin. Dans

l'impression saisissante à celui qui s'y tenait que la place était suspendue au-dessus des flots. De ce point de vue, on n'apercevait, en effet, aucun des bâtiments de la cité en contrebas. Les bords de l'esplanade plongeaient littéralement dans le lac de Salybr.

Valnec jeta un regard circulaire et considéra un instant les nombreux cueilleurs de scoléna rassemblés en files indiennes, leur récolte à la main, patientant pour obtenir leur salaire. Ils étaient tous descendus des hauts plateaux pour convertir le fruit de leur travail en argent sonnante et rébuchant. Certainement allaient-ils ensuite regagner leur famille pour les mois d'hiver, durant lesquels il était impossible de cueillir la fleur tant convoitée.

Les files s'étaient formées déjà tôt ce matin autour des comptoirs disposés contre la paroi du château. C'était dans ces petites cabanes de bois que se faisait la vérification des pétales et la pesée. Comme les cueilleurs passaient parfois de longues périodes en montagne et que les salaires ne pouvaient être obtenus qu'une fois par mois, l'affluence n'était pas toujours égale. Toutefois, comme la saison se terminait ces jours et que c'était le dernier comptoir de l'année, les cabanons ne suffisaient pas et des tables avaient été installées pour absorber l'afflux important.

C'était sur ce paramètre que reposait le plan de Kornaic. Il était évident que les cabanons étaient très bien protégés et que les coffres qui s'y trouvaient étaient hors de portée. En revanche, sur ces tables installées à la va-vite, les coffrets étaient tout près, à la disposition d'un habile voleur. Bien entendu, ce n'était pas si simple. Ces comptoirs étaient excessivement bien gardés et, d'ailleurs, lors de la distribution des salaires, seuls les cueilleurs avaient le droit de pénétrer sur la place. De plus, si un coffre venait à disparaître, le

— Attendez ! ajouta-t-il.

Les deux voleurs s'arrêtèrent et se tournèrent vers lui. Plusieurs clients s'étaient retournés et jetèrent quelques brefs coups d'œil dans leur direction. Le borgne se leva et se rapprocha pour pouvoir parler plus doucement.

— Un quart, souffla-t-il, hors de lui.

Noaria le gratifia d'un sourire.

— Vous ajoutez encore une pièce d'argent pour les faux-frais et nous sommes les meilleurs artistes que vous n'aurez jamais engagés.

Une aube froide se déployait lentement sur le grand lac de Salybr. Le ciel était déjà bleu jaune au-dessus de l'onde qui reflétait comme un miroir les longs nuages au loin. Par temps clair, il était possible d'apercevoir la rive du lac et les collines en direction de l'est, mais une légère brume noyait l'horizon dans une ligne indiscernable.

Vers le nord, en revanche, Valnec pouvait facilement apercevoir les cimes blanches des Hauts de Zūn-Ernak s'élever majestueusement dans la clarté de l'aurore. Les plus hauts sommets étaient déjà baignés de la lumière orange du soleil levant et l'on pouvait presque voir les montagnes plus basses sortir de l'ombre une à une.

Ce spectacle se réfléchissait dans le lac à la surface presque immobile. Les flots semblaient figés dans le froid du matin comme s'ils respectaient cet instant furtif, qui voyait se perdre la pénombre pour laisser place à la lumière apaisante.

Valnec se trouvait sur la grand-place de Méléziane, un endroit situé sur la pente nord de l'île. Dominée au sud par le château du comte, cette esplanade se trouvait au sommet du monticule, surplombant le reste de la cité.

Elle avait été construite pour offrir aux habitants de la ville une vue sans la moindre obstruction, donnant

son cas, il avait largement de quoi vivre décemment jusqu'à la prochaine ville.

Quelques minutes plus tard, Valnec aperçut l'artiste de rue qui s'était produite tout à l'heure. Cette dernière arborait une cape beaucoup plus sombre que celle qui la drapait auparavant. Elle resta un instant sur le pas de la porte, avant de se diriger dans sa direction.

Arrivée à côté de Valnec, la jeune femme s'installa à sa table sans rien dire.

— Bonne prestation, fit Valnec. La cueillette a été bonne.

Sa sœur le gratifia d'un sourire, mais ce dernier s'effaça trop rapidement.

— Ne t'inquiète pas, ajouta-t-il. Demain après-midi, nous aurons quitté Méléziane et nous serons en route pour Qir'Novia.

Noaria se faisait du mauvais sang et Valnec ne pouvait pas lui donner tort. Méléziane était une ville très mal réputée pour les voleurs. Les gardes étaient bien entraînés et les habitants ne s'en laissaient pas compter, mais surtout, la capitale de la Lézie était située sur une île, au beau milieu du lac de Salybr. Dans le cas où une affaire tournait mal, quitter la ville devenait presque impossible. On pouvait certes se cacher quelque temps, mais il était très difficile de s'inviter sur une embarcation si l'on était recherché.

Méléziane était un joyau à la fois dangereux et très tentant pour les crocheteurs comme Valnec. En effet, les bourgeois de la ville étaient riches et, se sentant bien protégés, ils étaient plus faciles à détrousser qu'ailleurs. Cela étant, il n'y avait pas de deuxième chance. Si l'on était vu, on finissait presque à coup sûr dans les geôles du château.

Dans ce cas précis, tout s'était bien déroulé et personne ne pourrait faire le rapprochement entre la chanteuse et le malandrin. De toute manière, ils n'allaient pas s'essayer à

une autre « prestation ». Dans certaines villes, il était possible de rejouer leur scène dans deux quartiers différents, mais à Méléziane, c'était trop dangereux. Il fallait savoir raison garder, même si le poids de la récolte était tentant.

Pour faire retomber un peu la tension, Valnec commanda un pichet de vin et un repas frugal. Ils auraient certes pu s'offrir un véritable menu de noce, mais il ne fallait surtout pas montrer qu'ils étaient soudain devenus riches. Mieux valait faire profil bas jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment loin de Méléziane.

Alors qu'il mâchait calmement un morceau de bœuf séché, Valnec aperçut un homme à la forte carrure s'approcher d'eux. Instinctivement, le jeune homme baissa sa main droite sous la table pour agripper sa dague. Il s'avachit quelque peu pour donner une fausse impression de décontraction, mais observa attentivement le client qui venait à leur table.

Ce dernier portait un œillette noir couvrant mal une cicatrice qui prenait naissance sur sa joue droite et qui disparaissait dans son cuir chevelu. La blessure avait dû être particulièrement longue à soigner et le guérisseur n'était visiblement pas parvenu à sauver l'œil. En tous les cas, cette balafre donnait à son visage un aspect peu avenant.

Noaria l'aperçut à son tour et lança un regard inquiet à son frère. Sa main disparut aussitôt dans sa cape à la recherche de son poignard.

Lorsque l'homme arriva près d'eux, il esquaissa un sourire peu convaincant.

— Salut, dit-il à leur adresse.

Valnec leva les yeux et marqua un léger signe de la tête en guise de réponse.

— Je suis un habitué de ce troquet, poursuivit le client, et je ne vous ai jamais vus ici. Vous êtes de passage à Méléziane ?

Le borgne lança un regard noir à l'adresse de Noaria.

— Je peux monter jusqu'à un sixième, mais plus, il ne faut pas rêver.

— Écoutez Kornaic, il faut être conséquent jusqu'au bout. Vous nous entraînez de force dans une affaire que nous voudrions décliner et vous nous proposez à peine la moitié de ce que nous demandons. Soit vous avez vraiment besoin de nous et vous vous assurez que nous ne tenterons pas de nous esquiver dans le feu de l'action ; soit vous nous laissez partir. Mais croire que l'on peut forcer deux malandrins suffisamment doués pour gagner leur vie et, en sus, leur proposer des radis, ce n'est pas seulement stupide, c'est dangereux...

Valnec n'aurait pas osé aller si loin, mais c'était précisément là que sa sœur était très forte.

Le borgne renifla encore une fois et prit une gorgée de vin.

— Un cinquième et c'est tout ce que vous aurez, déclara-t-il visiblement agacé.

Noaria prit le dernier morceau de viande et se leva.

— Viens Valnec. Je suis certaine qu'avec quelques pièces judicieusement placées, nous allons trouver un capitaine parfaitement enclin à nous faire rejoindre le continent.

Manifestement, sa sœur s'était prise au jeu. Sur le fond, elle n'avait pas tort : en alignant suffisamment d'or, ils pourraient quitter Méléziane, mais ce qu'elle faisait là n'était qu'un stratagème de plus pour faire monter les enchères. Il semblait donc que l'appât du gain ait été le plus fort.

Valnec, quant à lui, pouvait parfaitement se faire à l'idée de rester un petit moment de plus pour ce fameux butin. Il vida donc son verre et se leva à son tour, emboîtant le pas de Noaria.

Comme attendu, Kornaic tapa son poing contre la table et jura atrocement.

Valnec resta décontracté et se permit même un petit sourire :

— Je vois... et je dois vous avouer que je m'y attendais. Donc, ma prochaine question est la suivante : combien ?

Un peu déstabilisé de ne pas avoir plus effrayé les deux étrangers, le borgne mit quelques secondes à considérer la demande de Valnec. Finalement, après avoir fini son verre et s'être resservi abondamment, il répondit :

— Un huitième pour vous deux.

— Un tiers, annonça posément Noaria, sortant de son silence.

C'était toujours elle qui négociait. Valnec était doué, mais sa sœur était nettement meilleure à ce petit jeu.

Leur interlocuteur éclata de rire.

— Vous ne manquez pas d'air, mademoiselle. Comment pouvez-vous prétendre à un tiers du butin, alors qu'il y a à peine cinq minutes, vous ignoriez jusqu'à son existence ?

Noaria resta impassible et répondit d'une voix toujours neutre :

— Parce qu'il semblerait que vous ayez besoin de nous pour l'obtenir, ce butin.

Kornaic fronça les sourcils.

— Vous n'êtes pas uniques, remarqua-t-il. Les tire-laines de votre espèce, je peux en trouver trois à chaque coin de rue.

— Eh bien, trouvez-en d'autres et n'en parlons plus, fit Noaria sans hésitation.

L'astuce était bien ficelée. Soit ils n'obtenaient pas plus et pouvaient quitter Méléziane, soit on leur proposait davantage. De toute manière, Valnec savait ce que leur interlocuteur choisirait. Il avait visiblement été impressionné par leur talent et, s'il avait pris le risque de s'adresser à de parfaits inconnus, cela signifiait qu'il avait réellement besoin d'eux.

Même si Valnec ne comptait pas répondre aux questions de cet inconnu, il préféra ne pas envenimer la situation.

— On peut dire ça, dit-il laconiquement. Je peux peut-être vous aider ?

L'homme pencha la tête d'un côté et fit craquer deux ou trois vertèbres, avant de lâcher :

— Peut-être en effet... Vous avez encore soif ? Je vais vous recommander un pichet.

Valnec l'arrêta avant qu'il n'ait eu le temps d'appeler la serveuse.

— Écoutez, l'ami, vous m'êtes sympathique, mais nous avons à faire. Ce sera peut-être pour une autre fois.

Un sourire sardonique se dessina sur le visage de l'inconnu.

— Vous avez à faire ? répéta-t-il. Peut-être une autre interprétation de ce merveilleux chant que j'ai pu entendre tout à l'heure ?

En une fraction de seconde, Valnec et Noaria avaient leurs armes dégainées et prêtes à jaillir. Le borgne ne s'en formalisa pas et se fendit d'un gros rire guttural, avant de dire :

— Calmez-vous, chers confrères, je ne cherche pas à vous nuire. Si ça avait été le cas, je serais arrivé armé, flanqué de quatre ou cinq compères. Vous n'avez rien à craindre de moi.

Ne se souciant aucunement des lames qui étaient pointées dans sa direction, l'homme se retourna et s'écria en direction du comptoir :

— Eléonore ! Apporte-nous un pichet de vin et un verre supplémentaire.

La serveuse lui fit un signe de tête, avant de disparaître dans l'arrière-salle. Le borgne, quant à lui, attrapa une chaise et s'installa à leur table.

Valnec se décripa légèrement. Même s'il n'y avait manifestement pas de danger immédiat ; il valait mieux rester très vigilant. Cet homme semblait connaître leur activité et cela pouvait devenir un grave problème.

— Je me nomme Kornaic et je vous ai vus tout à l'heure en ville lors de votre prestation.

Valnec et Noaria restèrent silencieux, attendant de savoir ce que voulait vraiment cet homme.

— Je dois vous avouer que je ne me suis presque aperçu de rien. Votre petit numéro est bien ficelé et croyez-moi, j'en connais un rayon en la matière. Un œil non averti n'a quasiment aucune chance de vous repérer.

Valnec se permit un petit sourire discret en remarquant :

— C'est très gentil de votre part, mais si nous en venions au fait...

Kornaic allait répondre, lorsque la serveuse arriva avec le pichet de vin. Il la laissa remplir les verres des trois clients et attendit qu'elle se soit éloignée pour reprendre :

— Une grosse affaire, fit-il à brûle-pourpoint. Comme chaque mois, la guilde des cueilleurs de scoléna va distribuer les salaires sur la grand-place. Cette réunion est excessivement bien gardée, mais il y a une faille...

Le borgne laissa volontairement ses paroles en suspens pour prendre une gorgée de vin. Il se sécha les lèvres du revers de la manche, avant de poursuivre :

— Avec quelques comparses, nous avons trouvé un moyen de la mettre à profit et de faire main basse sur une partie de cette somme. Et vous pouvez me croire, elle n'est pas modique.

Valnec n'en doutait pas. Méléziane était précisément connue pour son commerce de scoléna, une fleur bleu argent, qui poussait presque exclusivement dans les montagnes au nord du lac de Salybr, très recherchée pour ses vertus

médicinales. L'once de scoléna se négociait souvent à plusieurs dizaines de pièces d'or.

On entendait d'ailleurs souvent les herboristes dire qu'un pétale de scoléna valait dix fois son pesant d'or. C'était approximatif et bien sûr variable en fonction des récoltes, mais c'était rarement éloigné de la réalité.

Cueilleur de scoléna était un métier aussi dangereux que pénible et la rétribution était à la hauteur de la tâche. La Guilde était réputée pour être une des plus riches des Cinq-Pays.

Valnec s'éclaircit la gorge avant de s'enquérir :

— Pourquoi avez-vous besoin de nous ? Je suppose que vous connaissez de nombreux autres détrousseurs en qui vous pouvez avoir toute confiance. Pourquoi deux étrangers ?

Kornaic renifla bruyamment et cracha par terre.

— Parce que vous êtes étrangers, précisément. Les milices de la ville ont eu trop souvent affaire à nous pour se laisser berner lors d'une opération d'envergure. En revanche, de nouvelles têtes...

Valnec lança un regard en coin à sa sœur qui lui fit signe discrètement de laisser tomber. Pour une fois, il devait avouer qu'il était d'accord avec elle. Cette histoire sentait l'embrouille à plein nez. Il préférerait travailler en duo et n'avoir affaire à personne d'autre... Même s'il fallait avouer : le pactole était alléchant.

— Écoutez, Kornaic, votre proposition est intéressante, mais nous sommes malheureusement attendus en Qir'Novia dans une huitaine de jours et nous avons déjà pris trop de retard dans notre voyage.

Un rictus malsain se dessina sur la figure du borgne.

— Vous n'avez pas bien compris, je crois. Pour quitter Méléziane, vous avez besoin d'un bateau et je ne pense pas que vous en trouverez si vous ne marchez pas dans l'affaire.